

*** Commentaires du 4 août 2013 ***

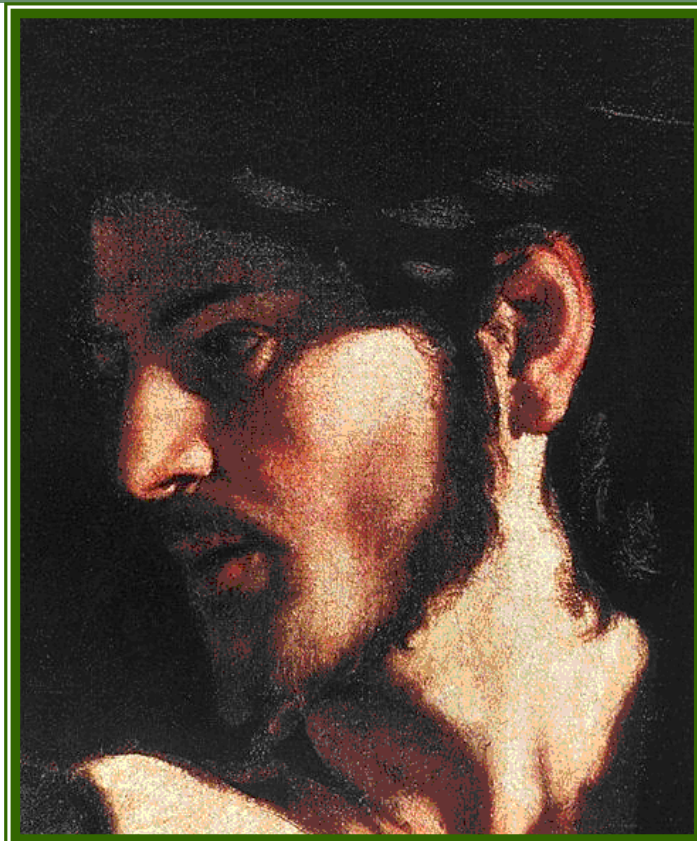
**Les exégèses de Mme
Marie-Noëlle Thabut**



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

18^{ième} dimanche – ordinaire – 4 août 2013 – Année C

» *Que vais-je faire* «



Michelangelo Merisi dit Le Caravage

1. Les textes de ce dimanche

1. Qo 1, 2 ; 2, 21-23
2. Ps 89, 3-4, 5-6, 12-13, 14.17
3. Col 3, 1-5.9-11
4. Lc 12, 13-21

PREMIÈRE LECTURE : Qo 1, 2 ; 2, 21-23

Lecture du livre de l'Ecclésiaste

1.
2 Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité !
2.
21 Un homme s'est donné de la peine ; il était avisé, il s'y connaissait, il a réussi.
Et voilà qu'il doit laisser son bien à quelqu'un qui ne s'est donné aucune peine.
Cela aussi est vanité, c'est un scandale.
- 22 En effet, que reste-t-il à l'homme de toute la peine et de tous les calculs pour lesquels il se fatigue sous le soleil ?
- 23 Tous les jours sont autant de souffrances, ses occupations sont autant de tourments ; même la nuit, son coeur n'a pas de repos.
Cela encore est vanité.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Qo 1, 2 ; 2, 21-23

1. PREMIER TEXTE : Qo 1, 2 ; 2, 21-23

Quand nous lisons le livre de l'Ecclésiaste, nous courons toujours un risque, celui de nous tromper de registre. Car, quelles que soient les apparences, l'auteur, Qohélet n'est pas un philosophe, c'est un prédicateur. Il est vrai que son livre est classé dans la catégorie des « livres de sagesse ». Mais, ne nous y trompons pas, les livres bibliques dits de sagesse ne sont pas des essais philosophiques à la manière des païens ou des agnostiques ; ce sont d'abord et avant tout des livres de croyants écrits par des croyants pour des croyants, des catéchismes en somme.

« Vanité des vanités, tout est vanité » : ce sont les premiers mots de notre texte d'aujourd'hui, mais aussi les premiers mots du livre de l'Ecclésiaste et aussi peut-être ce qui le résume le mieux. Le mot « vanité », ici, n'a pas de connotation morale ; une traduction plus littérale serait « Buée de buées » : quelque chose d'évanescence ; qui peut se vanter de retenir une buée entre ses doigts ? Une autre expression, à peu près synonyme, que l'auteur affectionne est « poursuite de vent ». Traduisez : tout sur terre, tout ce à quoi nous dédions nos pensées, nos rêves, nos forces, nos activités, notre temps, tout n'est qu'éphémère, provisoire, passager. Tout ? Oui, tout... ou presque. Tout, sauf une seule chose au monde. Laquelle ? L'auteur laisse planer le suspense très longtemps. A la fin de son livre, seulement à la fin, il dira quelle est la seule chose importante au monde : la recherche de Dieu, évidemment. Quand l'auteur livre enfin son secret, on comprend alors

qu'il ne nous a pas délivré une méditation philosophique désabusée, mais en réalité une prédication musclée dite à mots couverts.

En attendant, il décrit de mille et une manières les multiples activités des hommes, comme autant d'efforts en fin de compte inutiles, poursuite de vent, efforts dérisoires pour retenir des buées entre nos doigts. Pour appuyer son propos, il a choisi de faire parler l'un des grands de ce monde, le roi Salomon en personne ; probablement parce qu'il lui paraît bien représentatif : homme de désir, homme de pouvoir, homme couronné de gloire, mais d'une gloire sans lendemain. Car la vie de Salomon a connu plusieurs périodes très différentes : avant son accession au trône, nous ne savons rien de lui sinon son féroce appétit pour arriver au pouvoir. Une fois roi, il fut dans un premier temps admirable de sagesse et d'humilité ; en revanche, à la fin de sa vie, il tomba dans de grandes erreurs : l'idolâtrie et le goût de la richesse reprirent le dessus.

Notre auteur, Qohélet trouve évidemment ici grande matière à méditation et dans son livre, il fait parler Salomon comme s'il faisait le bilan de son règne. Règne de puissance et de richesse (Jésus peut parler de lui en disant « Salomon dans toute sa gloire ») : sa sagesse et ses grands travaux ont subjugué les puissants et les sages de son temps ; il a profité de tous les plaisirs de la vie ; mais chacun sait aussi l'échec final de son règne : Roboam, son fils, s'avère incapable de mener une sage politique, le royaume se déchire, pire, l'idolâtrie reprend le dessus. En peu d'années, la gloire de Salomon a disparu et notre auteur peut écrire en pensant à lui : « Un homme s'est donné de la peine ; il était avisé, il s'y connaissait, il a réussi. Et voilà qu'il doit laisser son bien à quelqu'un qui ne s'est donné aucune peine... Que reste-t-il ??? »

Et c'est le grand roi Salomon qui parle ! Celui que beaucoup ont envié. Finalement, insinue Qohélet, il n'y avait pas de quoi : « Moi, je déteste tout le travail que j'ai fait sous le soleil et que j'abandonnerai à l'homme qui me succédera. Qui sait s'il sera sage ou insensé ? » (Qo 2, 18-19). Lorsque Qohélet médite ainsi sur l'histoire de Salomon, il sait trop bien qu'effectivement, Roboam, le fils de Salomon, et son successeur sur le trône de Jérusalem, manqua terriblement de sagesse. Et c'est de là que vint le schisme qui devait diviser à tout jamais le royaume de David.

C'est à la lumière de cette expérience que Qohélet regarde la vie sur cette terre : « Tout n'est que vanité ». Plusieurs psaumes disaient d'ailleurs des choses semblables : « L'homme, ses jours sont comme l'herbe, il fleurit comme la fleur des champs : que le vent passe, elle n'est plus, et la place où elle était l'a oubliée. » (Ps 103, 15-16). Devant cet apparent pessimisme, on peut se demander, et on ne serait pas les premiers, pourquoi Qohélet a été retenu dans le canon des Écritures ?

En réalité, il y a, sous cette apparente désespérance, un véritable langage de foi : Dieu est notre Créateur, lui seul connaît tous les mystères ; toute recherche de bonheur en dehors de Lui est vaine ; lui seul détient les clés de la vraie sagesse et, en définitive, même si nous ne comprenons pas les mystères de l'existence, nous savons que tout est don de Dieu. À travers le pessimisme apparent de Qohélet, apparaissent donc des rais de lumière : la foi en Dieu est sous-jacente, l'horizon n'est pas bouché. Et la seule vraie valeur au monde, celle qui ne décevra pas, c'est la foi, justement, ou la Sagesse, qui est abandon dans les mains de Dieu : « Les justes, les sages et leurs travaux sont dans les mains de Dieu. » (Qo 9, 1). « Dieu donne à l'homme qui lui plaît sagesse, science et joie. » (Qo 2, 26). Et, bien sûr, la morale de l'histoire, c'est qu'il faut pratiquer les commandements de Dieu, c'est le seul

chemin du bonheur : « Celui qui observe le commandement ne connaîtra rien de mauvais. » (Qo 8, 5).

Pour finir, le fin mot de la sagesse, la vraie, celle que Dieu seul peut donner, c'est l'humilité : celle qui consiste à vivre tout simplement notre vie, telle qu'elle est, toute petite en définitive, comme un cadeau de Dieu : « Tout homme qui mange et boit et goûte au bonheur en tout son travail, c'est là un don de Dieu. » (Qo 3, 13). Au fond, en se mettant à la place de Salomon, supposé faire le bilan de sa vie, c'est Qohélet lui-même qui va jusqu'au bout de la Sagesse, là où Salomon lui-même aurait dû aller.

PSAUME : Ps 89, 3-4, 5-6, 12-13, 14.17

Psaume 89/90

R/ D'âge en âge, Seigneur, tu as été notre refuge

- 3 Tu fais retourner l'homme à la poussière ;
tu as dit : retournez, fils d'Adam !
- 4 À tes yeux, mille ans sont comme hier,
c'est un jour qui s'en va, une heure dans la nuit.
- 5 Tu les balaies : ce n'est qu'un songe ;
dès le matin, c'est une herbe changeante,
- 6 qui fleurit le matin, et qui change,
mais le soir, se fane et se dessèche.
- 12 Apprends-nous la vraie mesure de nos jours :
que nos cœurs pénètrent la sagesse.
- 13 Reviens, Seigneur, pourquoi tarder ?
Ravise-toi par égard pour tes serviteurs.
- 14 Rassasie-nous de ton amour au matin,
que nous passions nos jours dans la joie et les chants.
- 17 Que vienne sur nous la douceur du Seigneur notre Dieu !
Consolide pour nous l'ouvrage de nos mains ;
oui, consolide l'ouvrage de nos mains.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 89, 3-4, 5-6, 12-13, 14.17

2. DEUXIÈME TEXTE : Ps 89, 3-4, 5-6, 12-13, 14.17

Nous sommes très probablement dans le cadre d'une cérémonie de demande de pardon au Temple de Jérusalem, après l'Exil à Babylone : la prière « Reviens, Seigneur, pourquoi tarder ? Ravise-toi par égard pour tes serviteurs » est une formule typique d'une liturgie pénitentielle. D'ailleurs la phrase qui a été traduite par « pourquoi tarder ? », dit

littéralement, en hébreu, « jusqu'à quand ? », sous-entendu « Hâte-toi de nous sauver de cette condition d'hommes pécheurs qui nous colle à la peau ».

Ce psaume est donc une prière pour demander la conversion : « Apprends-nous la vraie mesure de nos jours, que nos cœurs pénètrent la sagesse »... La conversion, ce serait de vivre selon la sagesse de Dieu, de connaître enfin « la vraie mesure de nos jours » ; ce n'est pas un hasard si ce psaume nous est offert en écho à la première lecture de ce dimanche : elle est un passage du livre de Qohélet (l'Ecclésiaste) qui est une méditation sur la véritable sagesse et voici que le psaume vient nous donner une définition superbe de la sagesse : la vraie mesure de nos jours ; c'est-à-dire une saine lucidité sur notre condition d'hommes éphémères. Nés sans savoir pourquoi, et destinés à mourir sans pouvoir même le prévoir ; c'est bien notre destin et c'est le sens des premiers versets que nous avons lus : « Tu fais retourner l'homme à la poussière ; tu as dit : retournez, fils d'Adam ! » (sous-entendu : « retournez à la terre dont je vous ai tirés »).

Mais cette lucidité n'a rien de triste, au contraire, elle est sereine, car notre petitesse s'appuie sur la grandeur, la stabilité de Dieu : « À tes yeux, mille ans sont comme hier, c'est un jour qui s'en va, une heure dans la nuit. » Sa grandeur est notre meilleure garantie, puisqu'il ne nous veut que du bien.

C'est quand nous perdons cette lucidité sur « la vraie mesure de nos jours », c'est-à-dire sur notre petitesse que les malheurs commencent. C'est bien la leçon des chapitres 2 et 3 de la Genèse qui racontent l'erreur d'Adam. Précisons tout de suite que Adam n'est qu'un personnage fictif dont le comportement est considéré comme le modèle de ce qu'il ne faut pas faire. Quand on dit « Adam a fait ceci ou cela » il faut donc toujours avoir cela à l'esprit : il ne s'agit pas d'un premier homme hypothétique mais d'un type de comportement.

Ici, la juxtaposition de ce psaume avec la première lecture tirée du livre de Qohélet est très suggestive ; vous vous souvenez que l'auteur faisait parler Salomon ; or celui-ci, au cours de son long règne, a traversé deux périodes : une bonne, pour commencer, qu'on pourrait appeler sa « période sage » ; mais avec les années, il s'est laissé prendre par le goût du luxe, du pouvoir, des femmes et celles-ci l'ont fait tomber dans l'idolâtrie. Dans cette seconde partie de son règne, on peut dire qu'il s'est comporté à la manière d'Adam, c'est-à-dire l'homme qui s'écarte de la sagesse de Dieu.

Ce psaume demande en quelque sorte que nous sachions retrouver la sagesse et l'humilité du jeune Salomon. Le livre de la Sagesse nous rapporte cette prière du début de son règne : « Dieu des pères et Seigneur de miséricorde, toi qui, par ta parole, as fait les univers, toi qui, par ta Sagesse, as formé l'homme afin qu'il domine sur les créatures appelées par toi à l'existence, pour qu'il gouverne le monde avec piété et justice et rende ses jugements avec droiture d'âme, donne-moi la Sagesse qui partage ton trône et ne m'exclus pas du nombre de tes enfants. Vois, je suis ton serviteur et le fils de ta servante, un homme faible et dont la vie est brève, bien démuné dans l'intelligence du droit et des lois. Du reste, quelqu'un fût-il parfait parmi les fils des hommes, sans la Sagesse qui vient de toi, il sera compté pour rien. » (Sg 9, 1-6).

Voilà quelqu'un qui connaissait la vraie mesure de ses jours ! Et c'était le secret de son bonheur. La vraie sagesse, c'est d'être à notre place, toute petite devant Dieu ; face à lui, nous, nous ne sommes rien... rien qu'un peu de poussière dans sa main. Et c'est quand l'homme se reconnaît pour ce qu'il est, qu'il peut être heureux, qu'il peut être rassasié de

l'amour de Dieu chaque matin, qu'il peut passer sa vie dans la joie et les chants. « Rassasie-nous de ton amour au matin, que nous passions nos jours dans la joie et les chants. » Car, dans la Bible, la conscience de la petitesse de l'homme n'est jamais humiliante puisqu'on est dans la main de Dieu : c'est une petitesse confiante, filiale. Tellement filiale et sûre de l'amour du Père qu'on peut lui demander en toute confiance : « Que vienne sur nous la douceur du Seigneur notre Dieu » (v. 17).

Le psalmiste qui a composé cette prière au retour de l'Exil a dédié son psaume à Moïse. Si vous vous reportez à votre Bible, vous verrez que le verset 1 précise : « Prière de Moïse, l'homme de Dieu ». Effectivement, on imagine bien que Moïse a eu de nombreuses occasions de méditer sur le manque de sagesse de ce peuple qu'il conduisait sur la route du Sinaï. Un jour, découragé, il a dit « Depuis le jour où vous êtes sortis d'Égypte, jusqu'à votre arrivée ici (c'est-à-dire aux portes de la Terre Promise), vous n'avez pas cessé d'être en révolte contre le Seigneur. » (Dt 9, 7). Et on sait bien que le récit de la faute d'Adam au Paradis terrestre s'est justement inspiré de l'expérience du désert et de la tentation toujours renaissante d'oublier la grandeur de Dieu et la vraie mesure de notre petitesse.

La dernière phrase du psaume est superbe « Consolide pour nous l'ouvrage de nos mains » : elle dit bien l'œuvre commune de Dieu et de l'homme : l'homme agit véritablement, il œuvre dans la création, et c'est Dieu qui donne à l'œuvre humaine sa solidité, son efficacité.

3. DEUXIÈME LECTURE : Col 3, 1-5.9-11

Lecture de la lettre de saint Paul Apôtre aux Colossiens

Frères,

3.

¹ vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu.

² Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre.

³ En effet, vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu.

⁴ Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire.

⁵ Faites donc mourir en vous ce qui appartient encore à la terre : débauche, impureté, passions, désirs mauvais, et cet appétit de jouissance qui est un culte rendu aux idoles.

⁹ Plus de mensonge entre vous ; débarrassez-vous des agissements de l'homme ancien qui est en vous,

¹⁰ et revêtez l'homme nouveau, celui que le Créateur refait toujours neuf à son image, pour le conduire à la vraie connaissance.

¹¹ Alors, il n'y a plus de Grec et de Juif, d'Israélite et de païen, il n'y a pas de barbare, de sauvage, d'esclave, d'homme libre, il n'y a que le Christ : en tous, il est tout.

L'exégèse de Mme Thabut : Col 3, 1-5.9-11

Première remarque, qui va être importante pour la compréhension de ce passage : vous savez que cette lettre dite de Paul aux Colossiens n'est peut-être pas de Paul ; lequel n'est d'ailleurs jamais allé à Colosses : c'est Éphras, un disciple de Paul qui a fondé cette

communauté. Selon un procédé tout-à-fait admis et courant au premier siècle (et qu'on appelle la pseudépigraphie), on pense (mais ce n'est qu'une hypothèse) qu'un disciple de Paul très proche de sa pensée se serait adressé aux Colossiens sous le couvert de l'autorité de l'apôtre parce que l'heure était grave*.

J'en viens au texte d'aujourd'hui : première affirmation, l'auteur (que ce soit Paul ou son disciple) parle au présent pour dire « vous êtes ressuscités » ; trois lignes plus bas, en revanche, il dira « vous êtes morts »... Nous nous sentons bien vivants, pourtant, c'est-à-dire pas encore morts... et encore moins ressuscités ! Il faut donc croire que les mots n'ont pas le même sens pour lui que pour nous ! Et là, nous reconnaissons bien la théologie de Paul. Car, pour lui, depuis la Résurrection du Christ, plus rien n'est comme avant.

Deuxième affirmation : « Tendez vers les réalités d'en-haut, et non pas vers celles de la terre. » Là encore, l'auteur ne parle pas le même langage que nous : ce qu'il appelle les « réalités d'en-haut », c'est la bienveillance, l'humilité, la douceur, la patience, le pardon mutuel... Ce qu'il appelle les réalités terrestres, c'est la débauche, l'impureté, la passion, la cupidité, la convoitise... Il ne s'agit donc pas de choses d'en-haut ou d'en-bas, il s'agit de conduites, de manières de vivre.

En fait, ces deux affirmations se rejoignent : être des ressuscités, c'est précisément être nés à une nouvelle manière de vivre, ce qu'il appelle les réalités d'en-haut. On est évidemment bien loin d'un mépris de ce que nous, nous appelons les choses de la terre ; au contraire, le même auteur dit à peine plus loin, dans cette même lettre : « Tout ce que vous pouvez dire ou faire, faites-le au nom du Seigneur Jésus, en rendant grâce par lui à Dieu le Père. » Pour le dire autrement, Dieu nous a confié les réalités de notre vie quotidienne, ce n'est pas pour que nous les méprisions ! Mais ce que nous est dit ici, c'est que, depuis la Résurrection du Christ, il y a une manière nouvelle de vivre notre réalité quotidienne : un comportement à la manière du Christ. Un « chrétien », normalement, c'est quelqu'un qui est transformé, et qui vit à la manière du Christ : il l'appelle un « homme nouveau ».

Encore une fois, il ne s'agit pas de vivre une autre vie que la vie ordinaire, mais de vivre autrement la vie ordinaire. C'est ce monde-ci qui est promis au Royaume, il ne s'agit donc pas de le mépriser mais de le vivre déjà comme la semence du Royaume. Et ce Royaume, quel est-il ? Il est ce lieu où tous les hommes sont frères ; comme disait Paul dans la lettre aux Galates : « En Jésus Christ, vous êtes tous fils de Dieu par la foi. En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ ; il n'y a plus ni Juif ni païen, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus. » (Ga 3, 26-28).

Nous venons d'entendre des termes presque identiques dans la lettre aux Colossiens (notre lecture de ce dimanche) : « Il n'y a plus de Grec et de Juif, d'Israélite et de païen, il n'y a pas de barbare, de sauvage, d'esclave, d'homme libre, il n'y a que le Christ : en tous, il est tout. » Si l'auteur de la lettre aux Colossiens a jugé utile de reproduire presque à l'identique un passage entier de la lettre aux Galates c'est que la communauté de Colosses avait probablement encore les mêmes problèmes que les Galates. Or ces problèmes des Galates, nous les connaissons bien : en particulier, il y a la grande question qui a empoisonné les premières communautés chrétiennes : lorsque des non-Juifs ont voulu devenir chrétiens, Paul, qui était pourtant d'origine juive, n'a pas jugé utile de leur imposer en plus les coutumes juives, coutumes alimentaires, coutumes de purification et surtout la circoncision. Chez les Galates, comme plus tard, chez les Colossiens, il y avait donc dans les

communautés chrétiennes, des baptisés circoncis et d'autres qui ne l'étaient pas. Or des prédicateurs, Juifs d'origine, eux aussi, sont venus et ont soutenu publiquement la thèse contraire : quand des non-Juifs deviennent chrétiens, il ne suffit pas de les baptiser, il faut d'abord en faire des Juifs par la circoncision.

La réponse de Paul aux Galates, la réponse de l'auteur de la lettre aux Colossiens sont identiques : le baptême fait de vous des frères, aucune des distinctions précédentes entre vous ne compte plus ; entre Chrétiens, tout ostracisme est déplacé, j'aurais dû dire dépassé. Traduisez « il n'y a plus que des baptisés » ; vous êtes des fidèles du Christ, c'est cela seul qui compte. Voilà votre dignité : même s'il subsiste dans la société civile des différences de rôle entre hommes et femmes, même si dans l'Église les mêmes responsabilités ne vous sont pas confiées, au regard de la foi, vous êtes avant tout des baptisés. « Il n'y a plus ni esclave ni homme libre » : là encore, cela ne veut pas dire que Paul préconise la révolution ; mais quel que soit le rang social des uns et des autres, vous aurez pour tous la même considération car tous vous êtes des baptisés. Vous ne regarderez pas avec moins de respect et de déférence celui qui vous paraît moins haut placé sur l'échelle sociale : il me semble que la recommandation vaut bien encore pour nous aujourd'hui !

* Si l'hypothèse est la bonne, on ne s'étonne pas de retrouver dans cet écrit des phrases textuellement empruntées à Paul et d'autres qui montrent comment la méditation théologique continuait à se développer dans les communautés chrétiennes : Jésus avait bien dit : « L'Esprit vous mènera vers la vérité tout entière. » Et, au cours des dimanches précédents, nous avons eu déjà l'occasion de signaler des développements théologiques que l'on ne retrouve pas encore dans les oeuvres de Paul lui-même.

ÉVANGILE : Lc 12, 13-21

12

- 13 Du milieu de la foule, un homme demanda à Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. »
- 14 Jésus lui répondit : « Qui m'a établi pour être votre juge ou pour faire vos partages ? »
- 15 Puis, s'adressant à la foule : « Gardez-vous bien de toute âpreté au gain ; car la vie d'un homme, fût-il dans l'abondance, ne dépend pas de ses richesses. »
- 16 Et il leur dit cette parabole : « Il y avait un homme riche, dont les terres avaient beaucoup rapporté.
- 17 Il se demandait : Que vais-je faire ? Je ne sais pas où mettre ma récolte.
- 18 Puis il se dit : Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers, j'en construirai de plus grands et j'y entasserai tout mon blé et tout ce que je possède.
- 19 Alors je me dirai à moi-même : Te voilà avec des réserves en abondance pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence.
- 20 Mais Dieu lui dit : Tu es fou : cette nuit même, on te redemande ta vie. Et ce que tu auras mis de côté, qui l'aura ?
- 21 Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même, au lieu d'être riche en vue de Dieu. »

© AELF

Peut-être y avait-il réellement une injustice ? L'homme qui vient dire à Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage » est peut-être dans son bon droit. La réponse de Jésus nous surprend, tellement elle paraît abrupte : « Qui m'a établi pour être votre juge ou pour faire vos partages ? », sous-entendu : je ne suis pas venu pour cela, ce n'est pas ma mission. On peut en déduire qu'aux yeux de Jésus, le sujet est grave*. Il est venu pour annoncer la vie, la vraie, et non pas pour parler d'argent ! La parabole qui suit va expliciter son idée. Car, comme tout bon pédagogue, Jésus rebondit aussitôt sur l'incident pour dégager une leçon.

La parabole en question est l'histoire tout à fait plausible d'un homme qui réussit en affaires et qui calcule les meilleurs moyens de profiter de sa réussite ; il commence par mettre en sécurité ce qu'il a acquis pour se donner désormais du bon temps : « Je vais démolir mes greniers, j'en construirai de plus grands et j'y entasserai tout mon blé et tout ce que je possède. Alors je me dirai à moi-même : Te voilà avec des réserves en abondance pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence. » Pauvre homme (tout riche qu'il se croit), il n'a oublié qu'une chose, c'est que son existence ne dépend pas de lui ! Il meurt la nuit suivante !

Tout est là, peut-être : il se croit riche ; mais la vraie richesse n'est pas ce qu'il croit. Cet enseignement de Jésus est limpide si on le replace dans son contexte. En introduction, Jésus affirme : « Gardez-vous bien de toute âpreté au gain ; car la vie d'un homme, fût-il dans l'abondance, ne dépend pas de ses richesses. » Et en conclusion, mais cela ne fait malheureusement pas partie de notre lecture de ce dimanche, Jésus tire la leçon : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi vous le vêtirez, car la vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement. » (Lc 12, 22-23).

Mais, tout compte fait, cet enseignement de Jésus n'est pas nouveau : il reprend des thèmes bien connus de l'Ancien Testament. Par exemple, Ben Sirac, déjà, le disait fort bien : « Tel est riche à force d'attention et d'économie, mais voici quel sera son salaire : Quand il se dit : J'ai trouvé le repos, maintenant je vais manger de mes propres biens, il ne sait pas combien de temps s'écoulera, puis il laissera ses biens à d'autres, et il mourra. » (Si 11, 18-19). Et nous avons lu sur le même thème les appels à la lucidité de Qohélet dans la première lecture de ce dimanche : « Que reste-t-il à l'homme de toute la peine et de tous les calculs pour lesquels il se fatigue sous le soleil ? » (Qo 2, 22).

À plusieurs reprises, Qohélet a repris ce sujet ; par exemple : « Il y a un mal affligeant que j'ai vu sous le soleil : la richesse conservée par son propriétaire pour son malheur... Comme il est sorti du sein de sa mère, nu, il s'en retournera comme il était venu : il n'a rien retiré de son travail qu'il puisse emporter avec lui. Et cela aussi est un mal affligeant qu'il s'en aille ainsi qu'il était venu : quel profit pour lui d'avoir travaillé pour du vent ? » (Qo 5, 9... 15). Et le livre de Job répète en écho : « Nu, je suis sorti du ventre de ma mère, et nu j'y retournerai. » (Jb 1, 21). Et vous savez qu'aujourd'hui encore, cette phrase est répétée en Israël à chaque enterrement.

Toutes ces phrases sonnent comme des avertissements, des rappels de la réalité de notre vie éphémère. Sur ce sujet, le prophète Isaïe était plein de véhémence lorsqu'il reprochait au peuple de Jérusalem de s'étourdir dans le plaisir sous prétexte que la vie est courte pour

ne pas écouter l'appel de Dieu à la conversion : « On tue les bœufs, on égorge les moutons, on mange de la viande, on boit du vin, on mange, on boit... car demain nous mourrons. » (Is 22, 13).

Jésus qualifie cette conduite d'insensée : dans la parabole, Dieu dit à l'homme qui fait des plans sur sa richesse : « Tu es fou ! Cette nuit même, on te redemande ta vie. Et ce que tu auras mis de côté, qui l'aura ? » Nous voilà donc invités à la lucidité. Mais si nous voyons bien ce qu'il y a d'insensé à croire maîtriser entièrement notre avenir par nos propres moyens, nous ne voyons pas très bien quelle serait la vraie sagesse ? Mais voici la conclusion de la parabole : « Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même, au lieu d'être riche en vue de Dieu. » Ici, Jésus nous indique la bonne attitude : chercher à « être riche en vue de Dieu ».

On retrouve ici un enseignement habituel de Jésus sur l'unique trésor que nous devons rechercher, celui qui est dans les cieux. Car « En vue de Dieu » pourrait aussi être traduit « vers Dieu » ou « selon les vues de Dieu » ou même « au bénéfice du Royaume de Dieu ». Cela suppose au moins deux choses : premièrement, ne jamais oublier que les richesses viennent de lui ; deuxièmement, se rappeler en toutes circonstances que les richesses continuent à appartenir à Dieu et qu'il nous en confie la gestion pour que nous les fassions fructifier au profit de tous ses enfants.

Nous avons donc ici de la part de Jésus non pas une leçon de philosophie sur les richesses de ce monde, mais une prédication sur l'urgence de mettre toutes nos richesses de toute sorte au service du royaume de Dieu.

Oui, la vie est courte, comme le pensaient les contemporains d'Isaïe, mais justement, dépêchons-nous de la mettre à profit ! Si la nouvelle de l'évangile est bonne, alors il y a urgence. Voilà qui explique pourquoi Jésus a répondu un peu vivement au quémandeur d'héritage avec lequel a commencé notre lecture de ce dimanche. Il se trompait vraiment de priorité.

Compléments

* - Quand Jésus répond de cette manière (abrupte), que ce soit à sa mère (Jn 2, 4 : Cana) ou à Pierre (Mt 16, 23 : Césarée), c'est toujours parce que sa mission est en jeu.

- Tout compte fait, l'héritage qui devrait nous paraître le plus précieux, ne serait-ce pas la foi reçue de nos pères ?